

pour moi-même. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort souvent, me parloit incessamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réserve. Il savoit et ne savoit pas qu'on l'imprimoit en France; il savoit et ne savoit pas que le magistrat s'en mêlât: en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il sembloit m'accuser d'imprudence, sans vouloir jamais dire en quoi elle consistoit; il biaisait et tergiversait sans cesse; il sembloit ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité pour lors étoit si complète que je riois du ton circonspect et mystérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les magistrats et chez les ministres, dont il fréquentoit assez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards sur cet ouvrage, fortement persuadé qu'il avoit non-seulement l'agrément et la protection du magistrat, mais même qu'il méritoit et qu'il avoit de même la faveur du ministre, je me félicitois de mon courage à bien faire, et je riois des pusillanimes amis qui paroisoient s'inquiéter pour moi. Duclos fut de ce nombre; et j'avoue que ma confiance en sa droiture et en ses lumières eût pu m'alarmer à son exemple, si j'en avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage et dans la probité de ses patrons. Il me vint voir de chez M. Baille, tandis que *l'Émile* étoit sous presse; il m'en parla: je lui lus la profession de foi du vicaire savoyard. Il l'écouta très-paisiblement, et, comme il me parut, avec grand plaisir. Il

me dit, quand j'eus fini: Quoi, citoyen! cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris? Oui, lui dis-je; et l'on devoit l'imprimer au Louvre par ordre du roi. J'en conviens, me reprit-il; mais faites-moi le plaisir de ne jamais dire à personne que vous m'avez lu ce morceau. Cette frappante manière de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savois que Duclos voyoit beaucoup M. de Malesherbes. J'eus peine à concevoir comment il pensoit si différemment que lui sur le même objet.

Je vivois à Montmorency depuis plus de quatre ans, sans y avoir eu un seul jour de bonne santé. Quoique l'air y soit excellent, les eaux y sont mauvaises, et cela peut très-bien être une des causes qui contribuèrent à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout-à-fait malade, et je passai l'hiver entier dans des souffrances presque sans relâche. Le mal physique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelque temps de sourds et tristes pressentiments me troubloient, sans que je susse à propos de quoi. Je recevois des lettres anonymes assez singulières, et même des lettres signées qui ne l'étoient guère moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la présente constitution des choses, et n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asile, à Genève ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en

reçus une de M. de... , président à mortier au parlement de... , lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement , qui pour lors étoit mal avec la cour , des mémoires et remontrances , offrant de me fournir tous les documents et matériaux dont j'aurois besoin pour cela. Quand je souffre , je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres , j'en mis dans les réponses que j'y fis , refusant tout à plat ce qu'on me demandoit. Ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche , puisque ces lettres pouvoient être des pièges de mes ennemis (1) , et que ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais. Mais , pouvant refuser avec aménité , je refusai avec dureté , et voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument , parce que je pensois , comme lui et comme beaucoup d'autres , que la constitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les désastres d'une guerre malheureuse , qui tous venoient de la faute du gouvernement , l'incroyable désordre des finances , les tiraillements continuels de l'administration , partagée jusque alors entre deux ou trois ministres en guerre

(1) Je savois , par exemple , que le président de... étoit fort lié avec les encyclopédistes et les holba-chiens.

ouverte l'un avec l'autre , et qui , pour se nuire mutuellement , abîmoient le royaume ; le mécontentement général du peuple et de tous les ordres de l'état ; l'entêtement d'une femme obstinée , qui , sacrifiant toujours à ses goûts ses lumières , si tant est qu'elle en eût , écartoit presque toujours des emplois les plus capables , pour placer ceux qui lui plaisoient le plus : tout concouroit à justifier la prévoyance du conseiller , et celle du public , et la mienne. Cette prévoyance me mit même plusieurs fois en balance si je ne chercherois pas moi-même un asile hors du royaume avant les troubles qui sembloient le menacer : mais , rassuré par ma petitesse et par mon humeur paisible , je crus que , dans la solitude où je voulois vivre , nul orage ne pouvoit pénétrer jusqu'à moi ; fâché seulement que , dans cet état de choses , M. de Luxembourg se prêtât à des commissions qui devoient le faire moins bien vouloir dans son gouvernement. J'aurois voulu qu'il s'y ménageât à tout événement une retraite , s'il arrivoit que la grande machine vint à crouler , comme cela paroissoit à craindre dans l'état actuel des choses ; et il me paroît encore à présent indubitable que , si toutes les rênes du gouvernement ne fussent enfin tombées dans une seule main , la monarchie française seroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empirait , l'impression de l'*Émile* se ralentissoit , et fut enfin tout-à-

fait suspendue, sans que j'en pusse apprendre la raison, sans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, sans que je pusse avoir des nouvelles de personne, ni savoir rien de ce qui se passoit, M. de Malesherbes étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il soit, ne me trouble et ne m'abat, pourvu que je sache en quoi il consiste; mais mon penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres: je redoute et je hais leur air noir; le mystère m'inquiète toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'étourderie. L'aspect du monstre le plus hideux m'effraieroit peu, ce me semble; mais, si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination, qu'allumoit ce long silence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier et meilleur ouvrage, plus je me tourmentoiso à chercher ce qui pouvoit l'accrocher; et, toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre, j'en croyois voir l'anéantissement. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cause ni la manière, je restois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres sur lettres à Guy, à M. de Malesherbes, à madame de Luxembourg; et, les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublais entièrement, je délirais. Malheureusement j'appris dans ce même temps que le père Griffet, jésuite, avoit parlé

de l'*Émile*, et en avoit même rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair, et me dévoile tout le mystère d'iniquité: j'en vis la marche aussi clairement et aussi sûrement que si elle m'eût été révélée. Je me fourrai dans l'esprit que les jésuites, furieux du ton méprisant sur lequel j'avois parlé des colléges, s'étoient emparés de mon ouvrage; que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition; qu'instruits par Guérin, leur ami, de mon état présent, et prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impression jusque alors, dans le dessein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, et de me prêter, pour remplir leurs vues, des sentiments différents des miens. Il est étonnant quelle foule de faits et de circonstances vint dans mon esprit se calquer sur cette folie, et lui donner un air de vraisemblance; que dis-je? et m'y montrer l'évidence et la démonstration. Guérin étoit totalement livré aux jésuites; je le savois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites: je me persuadai que c'étoit par leur impulsion qu'il m'avoit si fort pressé de traiter avec Néaulme; que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage; qu'ils avoient ensuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impression chez Duchesne, et peut-être de s'emparer de mon manuscrit pour y travailler à leur aise, jusqu'à ce que ma mort les laissât libres de le publier travesti à leur

mode. J'avois toujours senti , malgré le patelinage du père Berthier , que les jésuites ne m'aimoient pas , non-seulement comme encyclopédiste , mais parce que mes principes de religion étoient beaucoup plus contraires à leurs maximes et à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères , puisque le fanatisme athée et le fanatisme dévot , se touchant par leur commune intolérance , peuvent même se réunir , comme ils ont fait à la Chine , et comme ils font contre moi ; au lieu que la religion raisonnable et morale , ôtant tout pouvoir humain sur les consciences , ne laisse plus de ressource aux arbitres de ce pouvoir. Je savois que monsieur le chancelier étoit aussi fort ami des jésuites : je craignois que le fils , intimidé par le père , ne se vît forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit de me susciter sur les deux premiers volumes , où l'on exigeoit des cartons pour des riens ; tandis que les deux autres volumes étoient , comme on le savoit très-bien , remplis de choses si fortes , qu'il eût fallu les refondre en entier , en les censurant comme les deux premiers. Je savois de plus , et M. de Malesherbes me le dit lui-même , que l'abbé de Grave , qu'il avoit chargé de l'inspection de cette édition , étoit encore un autre partisan des jésuites. Je ne voyois partout que les jésuites , sans songer qu'à la veille d'être anéantis , et tout occupés de

leur propre défense , ils avoient autre chose à faire que d'aller tracasser sur l'impression d'un livre où il ne s'agissoit pas d'eux. J'ai tort de dire *sans y songer* , car j'y songeois bien , et c'est même une objection que M. de Malesherbes eut soin de me faire sitôt qu'il fut instruit de ma vision : mais par un autre de ces travers d'un homme qui , du fond de sa retraite , veut juger du secret des grandes affaires dont il ne sait rien , je ne voulus jamais croire que les jésuites fussent en danger , et je regardois le bruit qui s'en répandoit comme un leurre de leur part pour endormir leurs adversaires. Leurs succès passés , qui ne s'étoient jamais démentis , me donnoient une si terrible idée de leur puissance , que je déplorais déjà l'avilissement du parlement. Je savois que M. de Choiseul avoit étudié chez les jésuites , que madame de Pompadour n'étoit point mal avec eux , et que leur ligue avec les favorites et les ministres avoit toujours paru avantageuse aux uns et aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroissoit ne se mêler de rien ; et , persuadé que , si la société recevoit un jour quelque rude échec , ce ne seroit jamais le parlement qui seroit assez fort pour le lui porter , je tirois de cette inaction de la cour l'augure de leur triomphe et le fondement de leur confiance.

Enfin , ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte et des pièges de leur part , et leur croyant , dans leur sécurité , du temps pour

vaquer à tout, je ne doutois pas qu'ils n'écrassent dans peu le jansénisme, et le parlement, et les encyclopédistes, et tout ce qui n'auroit pas porté leur joug; et qu'enfin, s'ils laissoient paroître mon livre, ce ne fût qu'après l'avoir transformé, au point de s'en faire une arme, en se prévalant de mon nom pour surprendre mes lecteurs.

Je me sentois mourant; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas: tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi, dans mon plus digne et meilleur livre, m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir, et je crois que, si cela me fût arrivé dans ces circonstances, je serois mort désespéré. Aujourd'hui même que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de Malesherbes, témoin et confident de mes agitations, se donna, pour les calmer, des soins qui prouvent son inépuisable bonté de cœur. Madame de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, et fut plusieurs fois chez Duchesne, pour savoir à quoi en étoit cette édition. Enfin, l'impression fut reprise et marcha plus rondement, sans que jamais j'aie pu

savoir pourquoi elle avoit été suspendue. M. de Malesherbes prit la peine de venir à Montmorency pour me tranquilliser, il en vint à bout; et ma parfaite confiance en sa droiture, l'ayant emporté sur l'égarément de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoisses et de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très-à plaindre: aussi fit-il. Les propos incessamment rebattus de la cabale philosophique qui l'entouroit lui revinrent à l'esprit. Quand j'allai vivre à l'Ermitage, ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps; quand ils virent que je persévérois, ils dirent que c'étoit par obstination, par orgueil, par honte de m'en dédire; mais que je m'y ennuyois à périr, et que j'y vivois très-malheureux. M. de Malesherbes le crut et me l'écrivit: sensible à cette erreur, dans un homme pour qui j'avois tant d'estime, je lui écrivis quatre lettres consécutives, où, lui exposant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidèlement mes goûts, mes penchans, mon caractère, et tout ce qui se passoit dans mon cœur. Ces quatre lettres, faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, et sans même avoir été relues, sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie; ce qui est bien étonnant au milieu de mes souffrances et de l'extrême abattement où j'étois. Je gémissois, en me sentant défailir, de penser que je laissois dans l'esprit des hon-

nêtes gens une opinion de moi si peu juste ; et , par l'esquisse tracée à la hâte dans ces quatre lettres , je tâchois de suppléer en quelque sorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres , qui plurent à M. de Malesherbes , et qu'il montra dans Paris , sont en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail , et méritent à ce titre d'être conservées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière , et qu'il m'envoya quelques années après.

La seule chose qui m'affligeoit désormais , dans l'opinion de ma mort prochaine , étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance , entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers , pour en faire après moi le triage.

Depuis mon voyage de Genève , je m'étois lié d'amitié avec Moulton ; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme , et j'aurois désiré qu'il vint me fermer les yeux ; je lui marquai ce désir , et je crois qu'il auroit fait avec plaisir cet acte d'humanité , si ses affaires et sa famille le lui eussent permis. Privé de cette consolation , je voulus du moins lui marquer ma confiance , en lui envoyant la profession de foi du vicaire avant la publication. Il en fut content , mais il ne me parut pas , dans sa réponse , partager la sécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il désira d'avoir de moi quelque morceau que n'eût personne autre. Je lui envoyai une *Oraison funèbre du feu duc d'Orléans* , que j'avois faite

pour l'abbé Darty , et qui ne fut pas prononcée , parce que , contre son attente , ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression , après avoir été reprise , se continua , s'acheva même assez tranquillement , et j'y remarquai ceci de singulier , qu'après les cartons qu'on avoit sévèrement exigés pour les deux premiers volumes , on passa les deux derniers sans rien dire , et sans que leur contenu fit aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois point passer sous silence. Après avoir eu peur des jésuites , j'eus peur des jansénistes et des philosophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti , faction , cabale , je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en sont. Les commères avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure , et s'étoient établies tout à côté de moi , en sorte que de leur chambre on entendoit tout ce qui se disoit sur ma terrasse , et que de leur jardin on pouvoit très-aisément escalader le petit mur qui le séparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail , en sorte que j'y avois une table couverte d'épreuves et de feuilles de l'*Émile* et du *Contrat social* ; et , brochant ces feuilles à mesure qu'on me les envoyoit , j'avois là tous mes volumes longtemps avant qu'on les publiât. Mon étourderie , ma négligence , ma confiance en M. Mathas , dans le jardin duquel j'étois clos , faisoient que souvent , oubliant de fermer le soir mon donjon ,

je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eût guère inquiété si je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait plusieurs fois cette remarque, je devins plus soigneux de fermer le donjon; la serrure étoit mauvaise, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai plusieurs fois un plus grand dérangement encore que quand je laissois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes se trouva éclipsé pendant un jour et deux nuits, sans qu'il me fût possible de savoir ce qu'il étoit devenu jusqu'au matin du troisième jour, que je le retrouvai sur ma table. Je n'eus ni n'ai jamais eu de soupçon sur M. Mathas ni sur son neveu, M. Dumoulin, sachant qu'ils m'aimoient l'un et l'autre, et prenant en eux toute confiance. Je commençai d'en avoir moins dans les commères. Je savois que, quoique jansénistes, ils étoient en quelque liaison avec d'Alembert et logeoient dans la même maison. Cela me donna quelque inquiétude et me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, et je cessai tout-à-fait de voir ces gens-là, ayant su d'ailleurs qu'ils avoient fait parade, dans plusieurs maisons, du premier volume de l'*Émile* que j'avois eu l'imprudenc de leur prêter. Quoiqu'ils continuassent d'être mes voisins jusqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors.

Le *Contrat social* parut un mois ou deux avant l'*Émile*. Rey, dont j'avois toujours exigé

qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par merson envoi. Rey n'eut aucune réponse: ses ballots restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confisquer, mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amsterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon, qui en avoit ouï parler, et qui même en avoit vu quelque chose, m'en parla d'un ton mystérieux qui me surprit, et qui m'eût inquiété même, si, certain d'être en règle à tous égards et de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquilisé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiseul, déjà bien disposé pour moi, et sensible à l'éloge que mon estime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me soutint en cette occasion contre la malveillance de madame de Pompadour.

J'avois assurément lieu de compter alors autant que jamais sur les bontés de M. de Luxembourg et sur son appui dans le besoin; car jamais il ne me donna des marques d'amitié ni plus fréquentes ni plus touchantes. Au voyage de Pâques, mon triste état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un seul jour de me venir voir; et enfin, me voyant souffrir sans relâche, il fit tant qu'il me déter-

mina à voir le frère Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, et eut le courage, rare certes et méritoire dans un grand seigneur, de rester chez moi durant l'opération, qui fut cruelle et longue. Il n'étoit pourtant question que d'être sondé; mais je n'avois jamais pu l'être, même par Morand, qui s'y prit à plusieurs fois et toujours sans succès. Le frère Côme, qui avoit la main d'une adresse et d'une légèreté sans égale, vint à bout enfin d'introduire une très-petite algale, après m'avoir beaucoup fait souffrir pendant plus de deux heures, durant lesquelles je m'efforçai de retenir mes plaintes, pour ne pas déchirer le cœur sensible du bon maréchal. Au premier examen, le frère Côme crut trouver une grosse pierre, et me le dit; au second, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une seconde et une troisième fois avec un soin et une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la prostate étoit squirrheuse et d'une grosseur surnaturelle; il trouva la vessie très-grande et en bon état, et finit par me déclarer que je souffrirois beaucoup et que je vivrois long-temps. Si la seconde prédiction s'accomplit aussi bien que la première, mes maux ne sont pas prêts à finir.

C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avois pas, je finis par savoir que ma maladie, incurable sans être mortelle, dureroit

autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connoissance, ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul. Je cessai de craindre qu'un bout de bougie, qui s'étoit rompu dans l'urètre il y avoit long-temps, n'eût fait le noyau d'une pierre.

Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que, depuis ce temps, j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avois fait jusque alors, et je ne me rappelle jamais que je dois ce soulagement à M. de Luxembourg, sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire.

Revenu pour ainsi dire à la vie, et plus occupé que jamais du plan sur lequel j'en voulois passer le reste, je n'attendois pour l'exécuter que la publication de l'*Émile*. Je songeois à la Touraine, où j'avois déjà été, et qui me plaisoit beaucoup tant pour la douceur du climat que pour celle des habitants.

*La terra molle, lieta, e dilettoza,
Simile a se l'habitor produce.*

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une chose résolue. Alors il me proposa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un asile qui pouvoit me convenir, et dans lequel ils se feroient l'un et l'autre un plaisir de m'établir.

Cette proposition me toucha et ne me déplut pas. Avant toute chose, il falloit voir le lieu; nous convînmes du jour où monsieur le maréchal enverroit son valet de chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé; il fallut remettre la partie, et les contre-temps qui survinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à monsieur le maréchal, mais à madame, je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

L'*Émile* parut enfin, sans que j'entendisse plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant sa publication, monsieur le maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de Malesherbes qui se rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde sécurité, m'empêchèrent de réfléchir sur ce qu'il y avoit d'extraordinaire et même d'inquietant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux, qui par mégarde avoient resté dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de Malesherbes m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Duchesne durant mes alarmes au sujet des jésuites; et il faut avouer que ces lettres ne faisoient pas grand honneur à ma raison. Mais je lui marquai qu'en nulle chose je ne voulois passer pour meilleur que je n'étois; et qu'il pouvoit lui laisser les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne se fit point avec

cet éclat d'applaudissemens qui suivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers, ni si peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits, ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres, comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensoit. Madame de Boufflers, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des statues et les hommages de tous les humains, me pria sans façon, à la fin de son billet, de le lui renvoyer. D'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage décidoit de ma supériorité, et devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne signa point sa lettre, quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avoit écrites jusque alors. Duclos, ami sûr, homme vrai, mais circospect, et qui faisoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit; La Condamine se jeta sur la profession de foi du vicaire, et battit la campagne; Clairaut se borna, dans sa lettre, au même morceau: mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avoit donnée, et il me marqua en propres termes que cette lecture avoit réchauffé sa vieille âme. De tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre, il fut le seul qui dit hautement et librement à tout le monde tout le bien qu'il en pensoit.

Mathas, à qui j'en avois aussi donné un exem-

plaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, conseiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maison de campagne à Saint-Gratien; et Mathas, son ancienne connoissance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'*Émile* avant qu'il fût public. En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent redits le même jour: « M. Mathas, voilà » un fort beau livre, mais dont il sera parlé dans » peu plus qu'il ne seroit à désirer pour l'au- » teur. » Quand il me rapporta ces mots, je ne fis qu'en rire; et je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du mystère à tout. Tous les propos inquiétants qui me revinrent ne me firent pas plus d'impression; et, loin de prévoir en aucune sorte la catastrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage; certain d'être en règle à tous égards; certain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de madame de Luxembourg, et même de la faveur du ministère, je m'aplaudissois du parti que j'avois pris de me retirer au milieu de mes triomphes, et lorsque je venois d'écraser tous mes envieux.

Une seule chose m'alarmoit dans la publication de ce livre; et cela, moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Ermitage, à Montmorency, j'avois vu de près et avec indignation les vexations qu'un soin jaloux des plaisirs des princes fait exercer sur les malheu-

reux paysans, forcés de souffrir le dégât que le gibier fait dans leurs champs, sans oser se défendre autrement qu'à force de bruit, et forcés de passer toutes les nuits dans leurs sèves et leurs pois avec des chaudrons, des tambours, des sonnettes, pour écarter les sangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de Charolois faisoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'*Émile*, une sortie sur cette cruauté. J'appris que les officiers de M. le prince de Conti ne les traitoient guère moins durement sur ses terres; je tremblois que ce prince, pour lequel j'étois pénétré de respect et de reconnaissance, ne prît pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour son oncle, et ne s'en tint offensé. Cependant, comme ma conscience me justifioit pleinement sur cet article, je me tranquillisai sur son témoignage, et je fis bien. Du moins je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce passage écrit long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage sur le même sujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platitudes dont on avoit entremêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois, appelé Balexert; et il étoit dit dans le titre, qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aisément que

cette académie et ce prix étoient d'une création toute nouvelle, pour déguiser le plagiat aux yeux du public ; mais je vis aussi qu'il y avoit à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenois rien ; soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'auroit pu se faire ; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après que, sur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le mystère, et entrevu ceux qui avoient mis en jeu le sieur Balexert.

Les sourds mugissements qui précèdent l'orage commençoient à se faire entendre ; et tous les gens un peu pénétrants virent bientôt qu'il se couvoit, au sujet de mon livre et de moi, quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma sécurité, ma stupidité fut telle, que, loin de prévoir mon malheur, je n'en soupçonnai pas même la cause, après en avoir ressenti l'effet. On commença par répandre, avec assez d'adresse, qu'en sévissant contre les jésuites on ne pouvoit marquer une indulgence partielle pour les livres et les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à *l'Émile*, comme si je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelque démarche qu'on feroit à regret, mais que les circonstances rendoient nécessaire, et à laquelle mon imprudence avoit

donné lieu. Ces bruits me parvinrent et ne m'inquiétèrent guère : il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y avoir dans toute cette affaire la moindre chose qui me regardât personnellement ; moi qui me sentois si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en règle à tous égards, et qui ne craignois pas que madame de Luxembourg me laissât dans l'embaras pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule. Mais, sachant en pareil cas comment les choses se passent, et que l'usage est de sévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre Duchesne, si M. de Malesherbes venoit à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits augmentèrent et changèrent bientôt de ton. Le public, et surtout le parlement, sembloit s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours, la fermentation devint terrible ; et les menaces, changeant d'objet, s'adressèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, et qu'il falloit s'adresser directement aux auteurs. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquisiteur de Goa que d'un sénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des holbachiens, pour tâcher de m'effrayer et de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérole ruse ; et je me disois, en me moquant d'eux, que, s'ils avoient su la vérité

des choses, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle, qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. Monsieur et madame de Luxembourg avoient, cette année, avancé leur voyage de Montmorency, de sorte qu'ils y étoient au commencement de juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faisoient à Paris; et les maîtres de la maison ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant que j'étois seul avec M. de Luxembourg, il me dit : Avez-vous parlé mal de M. de Choiseul dans le *Contrat social*? Moi! lui dis-je en reculant de surprise, non, je vous jure; mais j'en ai fait en revanche, et d'une plume qui n'est pas louangeuse, le plus bel éloge que jamais peut-être ministre ait reçu; et tout de suite je lui rapportai le passage. Et dans l'*Émile*? reprit-il. Pas un mot, répondis-je; il n'y a pas un seul mot qui le regarde. Ah! dit-il avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même chose dans l'autre livre, ou être plus clair! J'ai cru l'être, ajoutai-je; je l'estimois assez pour cela. Il alloit reprendre la parole; je le vis prêt à s'ouvrir; il se retint, et se tut. Malheureuse prudence de courtisan qui, dans les meilleurs cœurs, domine l'amitié même.

Cette conversation, quoique courte, m'éclaira sur ma situation, du moins à certain égard, et me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité qui

tournoit à mon préjudice tout ce que je disois et faisois de bien. Cependant, me sentant pour plastron dans cette affaire madame de Luxembourg et M. de Malesherbes, je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter et parvenir jusqu'à moi : car d'ailleurs je sentis bien dès lors qu'il ne seroit plus question d'équité ni de justice, et qu'on ne s'embarrasseroit pas d'examiner si j'avois réellement tort ou non. L'orage cependant grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à Néaulme, qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, et la certitude où il paroissoit être du sort qui menaçoit le livre et l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours : je voyois madame de Luxembourg si tranquille, si contente, si riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni d'excuse, pour voir le tour que prendroit cette affaire avec autant de sang-froid que si elle ne s'en fût point mêlée, et qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me surprenoit étoit qu'elle ne me disoit rien du tout. Il me sembloit qu'elle auroit dû me dire quelque chose. Madame de Boufflers paroissoit moins tranquille. Elle alloit et venoit avec un air d'agitation, se donnant beaucoup de mouvement, et m'assurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup aussi pour parer le coup qui

m'étoit préparé, et qu'elle attribuoit toujours aux circonstances présentes, dans lesquelles il importoit au parlement de ne pas se laisser accuser par les jésuites d'indifférence sur la religion. Elle paroissoit cependant peu compter sur le succès des démarches du prince et des siennes. Ses conversations, plus alarmantes que rassurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite; et elle me conseilloit fort l'Angleterre, où elle m'offroit beaucoup d'amis, entre autres le célèbre Hume, qui étoit le sien depuis longtemps. Voyant que je persistois à rester tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que si j'étois arrêté et interrogé, je me mettois dans la nécessité de nommer madame de Luxembourg, et que son amitié pour moi méritoit bien que je ne m'exposasse pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas elle pouvoit rester tranquille, et que je ne la compromettrois point. Elle répliqua que cette résolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; et en cela elle avoit raison, surtout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque risque qu'il pût y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impression, sans cependant que je pusse me résoudre à fuir, elle me parla de la Bastille pour quelques semaines, comme d'un moyen de me soustraire à la juridiction du parlement, qui ne se mêle pas des prisonniers d'état. Je

n'objectai rien contre cette singulière grâce, pourvu qu'elle ne fût pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé, dans la suite, qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me sonder, et qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finissoit tout.

Peu de jours après, monsieur le maréchal reçut du curé de Deuil, ami de Grimm et de madame d'Épinay, une lettre portant l'avis, qu'il disoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi avec la dernière sévérité, et que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique holbachienne; je savois que le parlement étoit très-attentif aux formes, et que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise de corps, avant de savoir juridiquement si j'avois le livre qui portoit mon nom, et si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois je à madame de Boufflers, que les crimes qui portent atteinte à la tranquillité publique, dont sur le simple indice on décrète les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent au châtement. Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs et des récompenses, on procède contre le livre, et l'on évite, autant qu'on peut, de s'en prendre à l'auteur. Elle me fit à cela une distinction subtile que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de prise de corps, au lieu de m'assigner pour être

onî. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que, s'étant trouvé le même jour chez monsieur le procureur-général, il avoit vu sur son bureau le brouillon d'un réquisitoire contre l'*Émile* et son auteur. Notez que ledit Guy étoit l'associé de Duchesne qui avoit imprimé l'ouvrage, lequel, fort tranquille pour son propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable. Il étoit si simple, si naturel, qu'un libraire, admis à l'audience du procureur-général, lût tranquillement les manuscrits et brouillons épars sur le bureau de ce magistrat! Madame de Boufflers et d'autres me confirmèrent la même chose. Sur les absurdités dont on me rebattoit incessamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit sous tout cela quelque mystère qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendis tranquillement l'événement, me reposant sur ma droiture et mon innocence en toute cette affaire, et trop heureux, quelque persécution qui dût m'attendre, d'être appelé à l'honneur de souffrir pour la vérité. Loin de craindre et de me tenir caché, j'allois tous les jours au château, et je faisais les après-midi mes promenades ordinaires. Le 8 juin, veille du décret, je la fis avec deux professeurs oratoriens, le P. Almanni et le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes

de grand appétit. Nous avions oublié des verres; nous y suppléâmes par des chalumeaux de seigle, avec lesquels nous aspirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choisir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été si gai.

J'ai conté comment je perdis le sommeil dans ma jeunesse. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les soirs dans mon lit, jusqu'à ce que je sentisse mes yeux s'appesantir. Alors, j'éteignois ma bougie, et je tâchois de m'assoupir quelques instants, qui ne duroient guère. Ma lecture ordinaire du soir étoit la Bible, et je l'ai lue entière au moins cinq ou six fois de suite de cette façon. Ce soir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongeai plus long-temps ma lecture, et je lus tout entier le livre qui finit par l'histoire du lévite d'Éphraïm, et qui, si je ne me trompe, est le livre des Juges; car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette histoire m'affecta beaucoup, et j'en étois occupé dans une espèce de rêve, quand tout à coup j'en fus tiré par du bruit et de la lumière. Thérèse, qui la portoit, éclairoit M. La Roche qui, me voyant lever brusquement sur mon séant, me dit: Ne vous alarmez pas; c'est de la part de madame la maréchale, qui vous écrit et vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet, en ouvrant la lettre de madame de Luxembourg, je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous mes

efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, est extrême; rien ne peut parer le coup, la cour l'exige, le parlement le veut; à sept heures du matin, il sera décrété de prise de corps, et l'on enverra sur-le-champ le saisir; j'ai obtenu qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne; mais, s'il persiste à vouloir se laisser prendre, il sera pris. La Roche me conjura, de la part de madame la maréchale, de me lever et d'aller conférer avec elle. Il étoit deux heures; elle venoit de se coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, et ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai en hâte, et j'y courus.

Elle me parut agitée: c'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion: mais, en la voyant, je m'oubliai pour ne penser qu'à elle et au triste rôle qu'elle alloit jouer si je me laissois prendre: car, me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire et me perdre, je ne me sentois ni assez de présence d'esprit, ni assez d'adresse, ni peut-être assez de fermeté pour éviter de compromettre madame de Luxembourg, si j'étois vivement pressé. Cela me décida à sacrifier ma gloire à sa tranquillité, et à faire pour elle, en cette rencontre, ce qu'aucune puissance humaine ne m'eût engagé à faire pour moi. Dans l'instant que ma résolution fut prise, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix

de mon sacrifice en le lui faisant acheter. Je suis certain qu'elle ne put se tromper sur mon motif; cependant elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fût sensible. Je fus indigné de cette indifférence, au point de balancer à me rétracter: mais monsieur le maréchal survint; madame de Boufflers arriva de Paris quelques moments après. Ils firent ce qu'auroit dû faire madame de Luxembourg. Je me laissai flatter; j'eus honte de me dédire, et il ne fut plus question que du lieu de ma retraite et du temps de mon départ. M. de Luxembourg me proposa de rester chez lui quelques jours incognito, pour délibérer et prendre mes mesures plus à loisir; je n'y consentis point, non plus que d'aller secrètement au Temple. Je m'obstinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de rester caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis secrets et puissants dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois sortir pour assurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève; mais un instant de réflexion suffit pour me dissuader de faire cette sottise. Je savois que le ministère de France, encore plus puissant à Genève qu'à Paris, ne me laisseroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit résolu de me tourmenter. Je savois que le *Discours sur l'inégalité* avoit excité contre moi dans le conseil une haine d'autant plus dangereuse,